

L'Europe de l'illustration



BOLOGNA CHILDREN'S BOOK FAIR

BIB Biennale Internationale de Bratislava

La Biennale d'illustration de Bratislava (BIB) est une manifestation artistique internationale d'illustration qui se tient les années impaires, de septembre à octobre, à Bratislava, en Slovaquie. Créée en 1967, elle rassemble des illustrateurs de littérature jeunesse du monde entier. Elle est organisée par l'*International House of Art for Children de Bratislava* (Bibiana).

Un jury international décerne trois prix aux meilleurs illustrateurs pour leurs ouvrages jeunesse :

Le Grand Prix BIB, la Pomme d'Or de Bratislava et la Plaque d'Or de Bratislava.

Depuis l'an 2000, le Grand Prix BIB a été remis à :

- 2001: Éric Battut (France)
- 2003: Iku Dekune (Japon)
- 2005: Ali Reza Goldouzian (Iran)
- 2007: Einar Turkowski (Allemagne)
- 2009: Tàssies (Espagne)
- 2011: Eunyoung Cho (Corée du sud)
- 2013: Evelynne Laube et Nina Wehrle (Suisse)
- 2015: Laura Carlin (Royaume-Uni)
- 2017: Ludwig Volbeda (Pays-Bas)

Frédéric Clément et Martin Jarrie l'avaient obtenu respectivement en 1985 et 1997.

LA FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE POUR LA JEUNESSE DE BOLOGNE

Chaque année la Foire internationale du livre pour la jeunesse de Bologne organise une exposition d'illustrateurs.

En 2019, les œuvres de 2 901 illustrateurs de 62 pays ont été examinées par le Jury. Sur 27 pays sélectionnés, 10 appartiennent à l'Union européenne. 76 illustrateurs ont été sélectionnés, dont 31 Européens soit 41% des illustrateurs représentés.

Parmi les pays de l'UE les mieux représentés, arrivent en tête : **L'Italie**, avec 9 illustrateurs sélectionnés (2^e position après le Japon qui en a 10) **L'Espagne**, avec 6 illustrateurs sélectionnés (4^e position après Taïwan, ex-aequo avec l'Italie) **Et la France**, en 5^e position avec 5 illustrateurs sélectionnés.

En l'an 2000, 20 pays étaient sélectionnés dont 11 appartenant à l'UE. Sur 1 900 dossiers de candidatures, 82 illustrateurs avaient été sélectionnés dont 62 Européens.

Cette année-là, la France arrivait en 2^e position, avec 16 illustrateurs représentés contre 17 pour l'Italie. L'Allemagne était 3^e avec 11 illustrateurs.



En 34 ans d'existence le SLPJ est devenu le plus grand rendez-vous européen dédié à la littérature de jeunesse.

<http://slpjplus.fr/>

PRIX HANS CHRISTIAN ANDERSEN

Surnommé le petit prix Nobel de littérature, ce prix international est décerné tous les deux ans par l'Union internationale pour les livres de jeunesse (IBBY) en reconnaissance d'une « contribution durable à la littérature pour enfants ». Il y a deux catégories de lauréats : auteurs et illustrateurs.

Depuis l'an 2000 le Prix Hans Christian Andersen de l'illustration a été remis à :

2000 : Anthony Browne (Royaume-Uni)

2002 : Quentin Blake (Royaume-Uni)

2004 : Max Velthuis (Pays-Bas)

2006 : Wolf Erlbruch (Allemagne)

2008 : Roberto Innocenti (Italie)

2010 : Jutta Bauer (Allemagne)

2012 : Peter Sís (République tchèque)

2014 : Roger Mello (Brésil)

2016 : Rotraut Susanne Berner (Allemagne)



LES ÉCOLES

Royaume-Uni

- Royal College of Art
Kensington Gore, Kensington, London SW7
2EU, Royaume-Uni
<https://www.rca.ac.uk/>

Belgique

- Académie royale des beaux-arts de Bruxelles
Rue du Midi 144, 1000 Bruxelles, Belgique
<http://www.arba-esa.be/>

- École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre
Abbaye de la Cambre 21, 1000 Bruxelles, Belgique
www.lacambre.be/

- École supérieure des Arts Saint-Luc de Liège
Boulevard de la Constitution, 41
4020 Liège
<http://www.saint-luc.be>

France

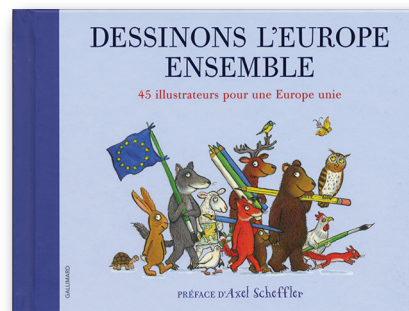
En France l'Association nationale des écoles supérieures d'art (ANdÉA) présente sur son site toutes les formations et informations pratiques concernant les 43 écoles d'art et de design publiques sous tutelle du ministère de la Culture. www.andea.fr

Voir aussi le n° 299 de la RLPE « Les Écoles de la création »

↓

Dessignons l'Europe ensemble. 45 illustrateurs pour une Europe unie, Gallimard, 2019.

Une belle initiative d'Axel Scheffler.



**Biennale
d'illustration
Illustrarte
de Lisbonne**
En 2018 Illustrarte
fêtait sa 8^e édition



PRIX ALMA

Le prix commémoratif Astrid-Lindgren (« Astrid Lindgren memorial award » ALMA) a été créé en 2002. Doté d'une récompense de 5 millions de couronnes suédoises, soit l'équivalent de plus de 550 000 euros, il s'agit du plus important prix réservé à la littérature pour enfants et pour la jeunesse du monde.

Il récompense un auteur, un illustrateur ou une organisation œuvrant pour la promotion de la lecture.

Illustrateurs récompensés :

Maurice Sendak (USA) en 2003

Kitty Crowther (Belgique) en 2009

Shaun Tan (Australie) en 2011

Barbro Lindgren (Suède) en 2014

Isol (Marisol Misenta, Argentine) en 2013

et Wolf Erlbruch (Allemagne) en 2017

Une italienne à Paris

ENTRETIEN AVEC BEATRICE ALEMAGNA

L'Europe est faite de frontières et les frontières sont faites pour être traversées... C'est l'histoire d'une jeune artiste italienne qui veut à toute force venir en France pour y être illustratrice. Aujourd'hui ses livres sont primés à la Foire du livre pour la jeunesse de Bologne, sa ville natale, et traduits un peu partout dans le monde. L'auteure d'*Un lion à Paris* nous parle d'acculturation, une acculturation qui remplit « d'idées et sans doute de confiance. »



Beatrice Alemagna a étudié le graphisme et la photographie à l'école d'art ISIA d'Urbino.

Après ses études, elle remporte le premier prix du concours d'illustration « Figures futures » du SLPJ de Montreuil en 1996.

En 2007, elle obtient la « Mention Spéciale » du Prix Fiction de la Foire du livre de jeunesse de Bologne (Italie) pour *Un lion à Paris*. L'année suivante, pour ses illustrations du texte d'Aldous Huxley, *Les Corbeaux de Pearblossom*, elle figure dans la « Liste d'honneur 2008 », catégorie Illustration, d'IBBY.

En 2017 pour *Un grand jour de rien*, elle obtient, en France, le Grand prix de l'illustration de Moulins et le Prix Landerneau Jeunesse. Beatrice Alemagna a publié plus d'une trentaine d'albums en tant qu'auteure-illustratrice.

Elle vit en France depuis 1997 et écrit en langue italienne et en langue française.

Dans ce dossier sur l'Europe nous avons eu envie de donner la parole à des acteurs de la littérature jeunesse qui traversent ou ont traversé les frontières. Ce qui est votre cas : vous avez quitté votre pays de naissance et d'éducation, l'Italie, pour aller à Paris...

Aller à Paris, pour moi, c'était fondamental. J'avais 23 ans, je devais composer avec les moyens du bord et aucune autre destination ne m'intéressait. Paris était la ville où résidaient les éditions du Seuil Jeunesse. En 1998, pour moi, c'était LA maison d'édition. Jacques Binsztock et Brigitte Morel étaient à mes yeux des gourous, des visionnaires. Publier avec eux était pour moi l'ambition ultime.

Était-ce aller chez les voisins? Était-ce s'exiler?...

Rien de tout ça. C'était pour moi partir vers l'inconnu, m'affranchir dans un pays qui n'était pas aussi voisin qu'aujourd'hui. À l'époque, c'était me mettre à l'épreuve, me confronter à l'inconnu. C'était un défi, un exploit à accomplir.

Qu'est-ce qui a été facile? Qu'est-ce qui a été difficile?

La chose la plus facile a été pour moi de m'adapter à la grande ville alors que venant d'une ville comme Bologne (400 000 habitants), je craignais ne pas réussir à m'adapter aux distances, aux moyens de transport tels que le métro, qui me paniquait assez pendant mes premières semaines parisiennes.

Ça a aussi été très facile d'aimer cet environnement urbain fourmillant, toujours rempli.

J'ai aussitôt été subjuguée par l'architecture, les boulevards, le jardin du Luxembourg.

Un émerveillement que j'ai ensuite décidé de concrétiser avec mon « ode d'amour » à Paname : mon livre *Un Lion à Paris*, en 2006, huit ans après mon arrivée.



↑
Beatrice Alemagna dans son atelier.
Photo : Ian Scigliuzzi.

<http://www.beatricealemagna.com/>

Mais tout le reste a été difficile. Me retrouver sans famille à portée de main, comprendre les éditeurs qui me parlaient au téléphone à une vitesse improbable, ne pas confondre Saint-Michel avec Châtelet (car le son «CHHH» résonnait pareillement dans ma tête), apprendre à écrire en français tout de suite (mes textes étaient écrits directement en français par moi, provoquant souvent les rires gras de mes éditeurs), crier dans la rue quand on manquait de me renverser, m'imprégner des usages communs. Les comprendre, les apprendre, les épouser. Me fondre dans la culture française.

Et surtout dépasser les a priori (très répandus) sur les Italiens et sur mon italianité, en particulier.

Et sur un plan professionnel ?

Une expérience très positive. Des portes ouvertes à Beaubourg, où j'ai aussitôt réalisé, et ce pendant dix ans, des affiches pour «L'écran des enfants», beaucoup de curiosité envers mon travail. Et un

contrat très rapidement avec les éditions du Seuil, à ma plus grande joie. Bien que le nom de cette maison soit resté imprononçable pour moi pendant plusieurs années...

Quel bilan tirez-vous de cette expérience ?

Bilan merveilleux. Expérience vitale.

J'ai suivi ma propre école personnelle à Paris, en faisant mes propres livres et grâce à la liberté et la confiance que l'on m'a données ici. J'ai appris à me débrouiller. J'ai profondément enrichi mon substrat identitaire (chose fondamentale pour moi, vu mon esprit irrésolu).

Vous dites avoir été, enfant, nourrie d'une culture enfantine italienne. Quand, comment, avez-vous reçu d'autres apports ? D'où venaient-ils ?

Petite, j'ai effectivement baigné dans la culture italienne. Mais j'ai eu la grande chance que mes parents (francophones) rapportent des livres illustrés depuis leurs nombreux voyages. C'est ainsi



Et voilà ! J'étais là, chevauchant un éléphant qui galopait à travers la ville, poursuivi par un zoo tout entier tandis que mes parents hurlaient comme des fous depuis un coffre lui-même embroché sur les cornes d'un rhino. Terrible ! Mais, à bien regarder, tout me parut soudain très amusant : une foule de gens prenait des photos, ajoutant au chaos un brouhaha joyeux. En première ligne de ce spectacle, j'eus alors une idée grandiose.

↑
Beatrice Alemagna : *Le Fabuleux désastre d'Harold Snippetpott*, Albin Michel Jeunesse, 2018.

que j'ai découvert les premières images de Maurice Sendak (*Papa ours revient*), Étienne Delessert (*Comment la souris reçoit une pierre sur la tête et découvre le monde*), Danièle Bour (*Boucle d'or et les trois ours*), Alain Grée (la série des *Petit Tom*), *Poucette* de Nicole Claveloux et un livre titré *Séraphine et le marcassin* auquel je vouais un culte presque mystique mais dont je n'arrive plus à retrouver l'auteur¹. Ainsi que *Les Mellops* de Tomi Ungerer.

Je dévorais des yeux ces images qui avaient un goût exotique, lointain. Chaque détail avait une saveur inconnue. Les lustres d'une maison, les fenêtres des immeubles, les habits des personnages et même les couleurs, les traits, me paraissaient parler d'ailleurs. Ils me fascinaient au plus profond. Je m'efforçais également de lire les textes dans une langue semi inventée qui est devenue une sorte de ritournelle scandée à ma propre musique, prononcée selon mes propres codes personnels.

Je me régala à la lecture autant qu'à la vision de ces objets si étonnants.

Avez-vous le sentiment d'avoir vécu une acculturation ?

Oui, absolument. Cette acculturation m'a remplie d'idées et sans doute de confiance.

Avez-vous retrouvé des éléments d'une culture commune ?

Bien sûr. La France et l'Italie sont des pays cousins. Ils ont en commun une grande tradition humaniste : les racines culturelles sont voisines, l'histoire politique, linguistique et artistique de ces deux pays a des fortes similitudes.

Actuellement, y a-t-il pour vous un « cadre européen » qui facilite les échanges avec les autres créateurs et les acteurs de votre domaine d'activité ?

Pour moi, le seul cadre européen important et concret, c'est la Foire internationale du livre de Bologne. Une vitrine imparable sur les nouveautés du monde, les tendances (qui ne m'intéressent

que du point de vue de la connaissance générale) et les événements importants dans le monde de l'édition.

Qu'en est-il des identités culturelles ?

Depuis une dizaine d'années, les identités artistiques se confondent. On n'arrive plus vraiment à reconnaître un illustrateur anglais d'un illustrateur portugais, par exemple. Internet a permis de forts mélanges iconographiques et tout est mélangé, désormais. Dans les arts appliqués contemporains, il n'y a plus de vraies identités nationales. En matière d'illustration, je dirais que l'Italie et l'Angleterre gardent encore une matrice plus réaliste que la France, où, en ligne générale, les images plus synthétiques et graphiques sont très appréciées. Je pense à des auteurs comme Blexbolex ou Paul Cox qui déploient leurs univers sur des grammaires visuelles moins bavardes, plus picturales et moins affectives, sans doute. Un livre allemand se reconnaît souvent par l'usage de la typographie et en Suède ou aux États-Unis on retrouve couramment des dessins plus humoristiques, mais rien ne peut plus réellement trahir la provenance d'un illustrateur.

Quand vous pensez à ceux qui vous liront, où les situez-vous ?

Je ne les situe pas du tout. Je ne me pose pas la question. Je fais mon livre ; je sais qu'il aura une probabilité de voyager dans d'autres pays et que, sans doute, il faudra parfois changer quelques petits détails. Je commence à m'habituer à ça et je jongle avec. Et ça m'amuse régulièrement. Par exemple, je sais désormais que certaines parties drôles de mes textes ne fonctionneront que dans certains pays, que les Anglais censureront un couteau avec trois gouttes de sang, qu'il vaudra mieux ne pas parler de cigarettes dans un livre pour enfants japonais, que les Américains préciseront que l'absence d'un parent n'est pas due à son décès.

Les contextes géographiques, institutionnels, sociaux des lecteurs sont indifférents ?

Justement, oui. Un exemple très parlant a été pour moi l'histoire du livre *C'est quoi un enfant ?* Cet album, italien à la base mais traduit pour dix ou onze pays et dont la couverture est toujours restée inaltérée

– même hors Europe, au Japon –, n'a pas été proposé au public anglais avec la même image.

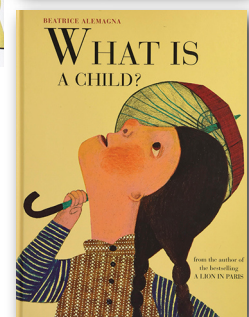
La raison étant liée à cette file d'enfants que j'avais imaginée comme sur une photo de classe. Pour les éditeurs anglo-saxons, cette couverture était très choquante, la file d'enfants rappelant dangereusement les files de mineurs devant des usines pendant la Révolution industrielle. J'ai eu beau leur expliquer mes propos quant à la photo de classe, j'ai vite compris que cela porterait atteinte à la sortie tout entière de l'album. Dans ces cas, je trouve comment rectifier en restant au plus près de mon identité.

Votre identité, justement, comment la définiriez-vous ?

Je n'en ai aucune idée précise, heureusement. Je tente de parler de sujets universels, de choses qui me paraissent profondes. Et j'en parle avec une urgence particulière, sans trop de chichis, avec émerveillement, avec tout ce que je suis. Peut-être que cela se ressent jusqu'à l'infini et au-delà ! ●

Propos recueillis par Claudine Hervouët, le 21 mars 2019.

1. *Séraphine et le marcassin*, Claude Voilier, [Suzanne Boland, ill. Josette Boland], Hachette, 1978 (collection «Le Jardin des rêves»).



Beatrice Alemagna: *C'est quoi un enfant ?*, édition italienne : TopiPittori, 2008, édition française : Autrement, 2009 et Casterman, 2017, édition anglaise : Tate, 2009.